

Tragédie cutanée

La Moustache d'Emmanuel Carrère

Stéphane Defoy

Volume 24, Number 3, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/584ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Defoy, S. (2006). Review of [Tragédie cutanée / *La Moustache* d'Emmanuel Carrère]. *Ciné-Bulles*, 24(3), 6–7.

Tragédie cutanée

STÉPHANE DEFOY

L'idée de départ est tout à fait anodine. Marc prend son bain. Il se regarde dans un miroir et décide de raser sa moustache, juste pour s'amuser, juste pour voir la tête que fera sa femme et ses amis lorsqu'ils constateront la modification sur son visage. Le problème, c'est que personne ne s'aperçoit de rien. Pire encore : l'entourage claironne à l'unisson qu'il n'a jamais eu de moustache. Coup monté, machination? Le duvet au-dessus de la lèvre supérieure disparu, la vie ne sera plus jamais la même pour Marc qui glisse dans le doute pour ensuite être envahi par la panique.

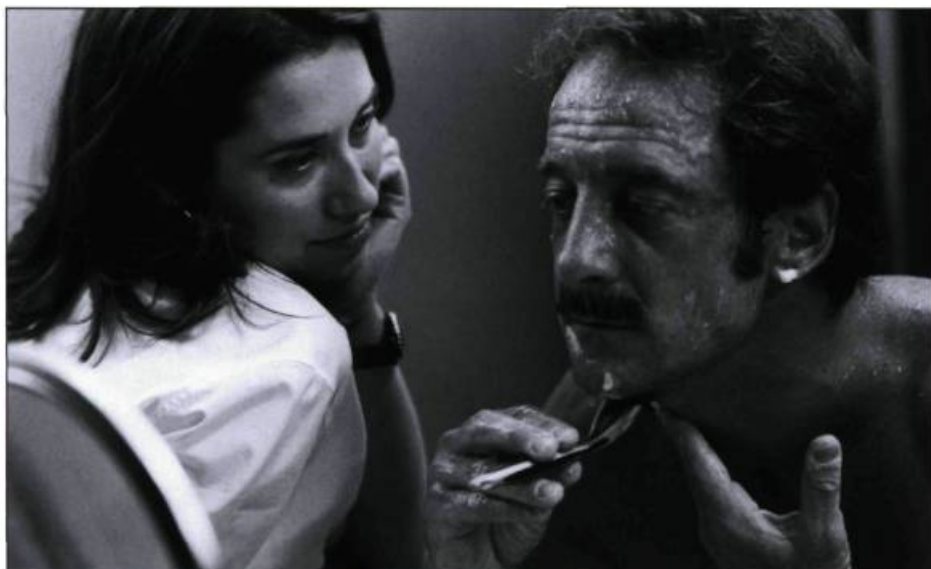
L'écrivain Emmanuel Carrère adapte au cinéma le livre à succès qu'il avait publié 20 ans plus tôt. Il recrée avec brio le même climat angoissant s'immiscant dans les pages de son roman. Fortement inspiré, dans son œuvre littéraire, par la création d'univers parallèles ayant irrémédiablement

un impact sur le réel, il nous sert avec **La Moustache** une recette éprouvée au cinéma : un être en perte de contrôle sur son environnement immédiat sombre dans l'isolement et l'incompréhension. Cependant, le long métrage se démarque par sa mise en scène originale et étudiée qui épouse l'état d'esprit du personnage principal.

Le récit se compose de deux parties distinctes s'inscrivant dans des lieux et des espaces totalement différents. La première moitié du film se déroule la plupart du temps dans un chic appartement parisien où le couple, interprété par Vincent Lindon et Emmanuelle Devos, voit sa candide relation se détériorer. Cette portion se concentre essentiellement sur les rapports interpersonnels de deux êtres : l'un en perte d'équilibre dérivant vers l'insécurité totale et l'autre tentant, en apparence, de lui venir en aide. Toutefois, le drame qui couve est adroitement atténué par des passages où le

grotesque des situations (Marc cherchant dans les poubelles ses poils de moustache coupés, par exemple) l'emporte sur une tragédie en devenir. Mais le rire initial s'estompé à partir du moment où le réalisateur impose une gradation dans la descente aux enfers de son protagoniste, incapable de mettre fin à un cauchemar éveillé. D'ailleurs, dans cette première partie, le sommeil de Marc occupe une place prépondérante; chaque fois qu'il s'assoupit, le réveil l'éloigne toujours plus de l'emprise qu'il a sur le réel, comme si ses périodes de repos affectaient peu à peu sa raison et le rendaient de plus en plus vulnérable face à ses proches. Incapable d'affronter une réalité qui lui échappe et convaincu qu'il s'agit d'une conspiration, il ne lui reste qu'une seule porte de sortie : la fuite.

La seconde portion du film nous transporte en Chine, plus précisément à Hong Kong où Marc erre dans des lieux impersonnels afin de se faire oublier. Volontairement relâché, le film, à cet instant, flotte sur des eaux inconnues où un homme totalement déboullonné se laisse porter par le mouvement répétitif d'une foule anonyme (dans le cas présent, il refait inlassablement le trajet aller-retour à bord d'un traversier) venant apaiser ses incertitudes. Bien que plus déroutante, cette partie (cinématographiquement plus riche) nous imprègne complètement de l'état d'esprit du personnage principal. En quelque sorte, cette étape de divagation où domine un sentiment d'angoisse, permet au spectateur d'absorber l'action initiale du film. Dépaysement lénifiant, dialogues réduits à leur plus simple expression (Marc ne parle pas



Emmanuelle Devos et Vincent Lindon dans **La Moustache** – PHOTO : NATHALIE ENO



Seconde partie du film : la fuite à Hong Kong – PHOTO : NATHALIE ENO

la langue du pays) et dérivation languissante mènent à un épilogue qui soulève plus de questions qu'il ne donne de réponses. En apparence, c'est le retour à la normale, mais un fond d'anxiété dans le regard laisse présager que la machine pourrait se détraquer à tout moment et qu'il faut à tout prix demeurer aux aguets. Et surtout éviter de s'assoupir, comme le suggère la dernière image du film.

Passant du mécontentement au questionnement et à l'incompréhension pour ensuite céder à la panique, Vincent Lindon (**Ma petite entreprise, Le Coût de la vie, La Confiance règne**) impressionne par la maîtrise de son jeu à travers tous les bouleversements rencontrés. Un choix d'acteur justifié puisque avec l'âge, Lindon sait dégager une allure rassurante qui rend sa perte de contrôle encore plus sidérante, voire effrayante. Il faut ajouter que le film expose uniquement le point de vue du personnage interprété par Lindon. C'est par ses gestes, ses mots et ses regards que l'intrigue nous est dévoilée, rendant par le fait même les autres individus qui gravitent autour de lui opaques et suspicieux. Un parti pris qui vient accentuer le mystère et doubler les questionnements. De son côté, la très sollicitée Emmanuelle Devos (**Rois et Reine,**

De battre mon cœur s'est arrêté) s'insère à merveille dans ce couple sans histoire. Pour une fois, ses airs de nunuche de service ne nuisent pas à la qualité de son interprétation. À noter aussi, le passage éclair de Mathieu Amalric (**Rois et Reine**), un comédien qui chaque fois crève l'écran. En revanche, l'utilisation de la musique de Philip Glass dans le film est loin d'être une combinaison gagnante. La répétition à profusion de cette trame musicale se voulant obsédante finit par irriter. D'autant plus que Carrère en abuse, particulièrement dans la première moitié de son long métrage.

Sur le plan technique, par contre, Carrère n'en fait jamais trop; procédés limpides pour une histoire tordue. L'ensemble des scènes, aux cadrages précis, répondent à un montage que l'on peut qualifier de classique (un plan plus large où s'insèrent quelques plans de coupe pour dynamiser chaque segment). Cependant, il faut signaler les efforts du directeur de la photographie, Patrick Blossier, dans la composition de très beaux arrière-plans flous venant amplifier la confusion à laquelle est confronté le personnage campé par Lindon. Par ce travail sur l'image, nous comprenons que Marc, aux prises avec des événements

hors de son contrôle, ne peut clarifier sa situation et mettre l'ensemble en perspective. C'est cette distance salutaire qu'il tente de rétablir par sa fuite à l'étranger. Enfin, soulignons que **La Moustache** touche plusieurs genres cinématographiques sans jamais se casser les dents. Réalisme sociologique, drame psychologique et dimension fantastique font bon ménage dans cette radiographie d'une étrange relation qui bat de l'aile. Un film agréablement déconcertant qui rappelle que l'être humain ne cesse de se refléter à travers le regard des autres. Dans le domaine du port de la moustache, une observation ressort : pourquoi la faire disparaître lorsque, avec le temps, elle se fond au décor? Il suffit de la tailler de temps à autre afin qu'elle se fasse complètement oublier par tous. ■

La Moustache

35 mm / coul. / 86 min / 2005 / fict. / France

Réal. : Emmanuel Carrère
 Scén. : Jérôme Beaujour et Emmanuel Carrère
 Image : Patrick Blossier
 Mont. : Camille Cotte
 Mus. : Philip Glass
 Prod. : Les Films des Tournelles
 Dist. : Métropole Films
 Int. : Vincent Lindon, Emmanuelle Devos, Mathieu Amalric, Hippolyte Girardot